

# ANECDOTES RENNAISES

\* N'oubliez pas d'aller écouter C. parler du groupe d'avorteuse dont elle faisait partie (le lien vers le document sonore est page 2.

**Alors que le campus de Villejean venait tout juste de sortir de terre, voilà quelques anecdotes narrées par C. étudiante rennaise dans les années 1970.**

## AMBIANCE

« Dans les années 70, très marquées par 68 donc, et l'irruption de ce qu'on appelle la modernité des villes. Ce qui était le plus moderne, c'était les facs. Sans blague... Il y avait les immeubles, les barres d'immeubles; mais c'étaient les facs qui, avec le recul, étaient l'emblème de la modernité désirable. C'est-à-dire que les horizontales et les verticales étaient très présentes. Contrairement à nos hameaux bretons tortueux, nos villages avec des rues qui étaient tracées en fonction des vents dominants... »

## C'ÉTAIT L'ABONDANCE

« Ce qu'on a fait à Rennes dans les années 70, ça été par exemple d'intervenir sur la fac de Villejean qui jouxtait l'école d'agro. On s'est employé avec des bêches, des pioches et un motoculteur de l'époque, une nuit, à redonner à la terre sa fonction première, sa fonction nourricière. On a dézingué les pelouses. L'idée c'était d'enlever tout ce qu'était gazon et de planter. On avait même planté du shit alors... (rire) Évidemment, c'est quand même la moindre des choses. Je pense que c'était les prémices de réappropriation des espaces. [...] Comme on était un peu pinté, on l'a fait comme ça, à l'arrache. C'était lié aux autres actions d'appropriation de nos vies.\* [...] Et un jour, quelqu'un a eu l'idée d'organiser la souveraineté alimentaire (rire) je rigole parce que franchement c'était un peu prétentieux. On a discuté là-dessus. « Ah, dit l'un, je connais des terres », « ah oui, dit l'autre, y'a des terres c'est pas cultivé, c'est de la jachère, les paysans sont partis ». Et puis de fil en aiguille, on a squatté des terres à l'Ouest de Rennes, à Monfort. On avait plein de potes qui à ce moment avaient largué les études (ou n'y étaient jamais rentrés d'ailleurs) et qui cherchaient à faire quelque chose, mais quelque chose d'un peu enthousiasmant. Et avec le recul je suis très étonnée qu'on soit allé vers la

terre. Tu vois les mecs un peu junkie, un peu anar', un peu machin, la terre c'est pas vraiment leur truc. Mais, l'idée de faire par soi-même et dans un processus de vie et de surprise que donne la terre... Et c'était l'abondance! De là l'idée d'un réseau de distribution est venue, et de quelle forme? Une coopérative. On a organisé la distribution à prix coûtant. On avait même pas calculé combien ça coûtait. »

## MAI RAMPANT À RENNES 2

« Il y avait une contestation quasi continue de ce que disaient les profs. Et à titre d'exemple parce que c'est drôle. On avait un cours sur la psychanalyse et le mec qui venait s'appelait Levi, franchement il s'y croyait, avec sa cravate... moi j'suis une fille d'ouvrier, alors ce genre de truc, à la Bourdieu, je sais à qui j'ai à faire quoi. Donc il pérorait, il avait un cabinet à Paris, des tas de thunes. L'intérêt des amphis, je trouve, c'est que toi t'es en haut et que eux ils sont en bas et donc

POURTANT DÉBUT MARS  
D'INATTENDUES GOUTTES  
DE SOLEIL SONT VENUES  
DESSERRER L'ÉTAU



# NE PAS PERDRE NOTRE VICTOIRE

*«Jusqu'ici tout va bien,  
ce qui compte c'est pas la loi travail,  
c'est la destruction du rien.»*

Tag à Dijon.

## SIX MOIS APRÈS, NOUS AVONS PERDU.

La défaite infligée par l'institution est totale, à coups de 49,3, nous avons perdu, la loi travail est là.

On a tout d'abord perdu nos libertés que nous avions tant fantasmées. Dès les premières manifestations nous avons compris que nos possibilités se limitaient à ce que le parcours préfectoral, policier, et syndical avait bien daigné nous accorder. À coups de matraque, de gaz et d'arrestations, nous avons vu ce qu'il en coûtait de ne pas se restreindre à cette maigre permission, ce qu'il en coûtait de ne pas vouloir jouer avec les règles qu'on veut nous imposer. Nous nous sommes vu errer dans des couloirs citadins

ceinturés par des cordons policiers : des prisons urbaines le temps d'une manifestation. Alors nous avons perdu l'espoir de nous faire entendre, tant l'espace qu'on nous laissait était hermétique et froidement agencé. Nous avons perdu l'illusion qu'on pouvait se borner à ce qu'ils attendaient de nous : une promenade, des pancartes revendicatives, quelques tracts et pétitions, pour que nos doléances aboutissent comme par magie. Nous avons aussi osé croire que l'État respecterait ses propres règles, alors que l'offensive qu'il nous livre est émancipée de toutes contraintes. Ceci, nous en avons fait l'expérience. Lorsque la BAC en civil brandissait nominalement nos adresses dans le métro en menaçant de venir nous rendre visite, nous l'avons éprouvé. Lorsque la police déchaînée nous frappait frénétiquement sur des dizaines de mètres, lorsque les tirs tendus ne furent plus perçus que comme une banalité, lorsque l'usage massif et systématique du flash-ball mutila et éborgna bon nombre d'entre nous et ne suscita qu'un scepticisme cynique quant à la culpabilité policière, nous avons éprouvé cette impunité. Perdu, donc, l'image d'une police qui ne soit pas exclusivement répressive, brutale et autoritaire. Sa sœur jumelle aussi, la « justice » des tribunaux que certains fabulaient comme ultime rempart face à la répression, s'est révélée être l'alliée la plus zélée et fidèle pour alourdir les sévices débutés par la maréchaussée. Perdu, donc, le flic qui pouvait parfois surgir en nous. La justice, l'ordre, la légalité, autant de notions en lesquelles on nous avait fait croire et qui désormais résonnent comme des leurres au sein de leur

vaste supercherie. **L'INJUSTICE ÉTAIT LEUR NORME, LE DÉSORDRE NOS SEULS MOMENTS DE LIBÉRATION ET LA LÉGALITÉ UNE ENTRAVE À NOS AMBITIONS.**

Notre emprise sur nos lieux de vie nous l'avons aussi perdue. Lorsque la police contrôlait à l'aube les abords de la fac en plein blocage, lorsque les CRS entrèrent dans le B8istan pour en expulser ses occupants, lorsqu'ils stationnaient aux abords des lycées pour empêcher tout mouvement intempestif, nous avons vu notre rêve du refuge universitaire voler en éclat au prix d'une injonction à la normalité. L'entrée en lutte des salariés, avec leurs syndicats, leurs chasubles, leur enracinement plus profond dans le monde du travail et leur capacité à faire grève, apparaissait alors comme un abri plus protégé que nous ne l'étions dans la rue ou dans nos facultés. Par folklore ancré en nous ou par candeur, nous avons imaginé trouver un havre plus paisible en rejoignant les piquets de grève de ces travailleurs. Mais dans les barrages routiers évacués, les blocages de raffineries dégagés, les grévistes remplacés par un service minimal ou une réquisition forcée, nous avons constaté qu'aucun grain de sable dans



la machine ne serait toléré. La traditionnelle force syndicale fut elle aussi, à bout de souffle, piétinée.

Dès lors nous en avons pris acte. Et à la perte douloureuse de certaines illusions, la disparition du mirage de la politique classique, nous avons substitué une nouvelle puissance. Cette force neuve était pourtant là, sous nos yeux, n'attendait qu'à être saisie, sortir

de l'oubli ou de la négation. C'est cette communauté de lutte qui s'est trouvée, ces liens et cette organisation construits, que nous avons vigoureusement arborée et que nous ne devons désormais plus quitter. Ceci, nous l'avons gagné. Dans la manifestation, dans le blocage, dans la cantine, les AG ou l'émeute, nous nous sommes défaits des charmes de la société pour mieux jaillir de nos camaraderies tissées. La trique omniprésente du flic a définitivement enterré le pacifiste qui pensait que sa bienveillance suffirait à retenir les coups de matraque, pour révéler l'intelligence de l'insurgée décidée à avancer. Cette évidence partagée, celle de la nécessité de s'organiser pour au mieux triompher, au pire ne plus subir, n'a eu de cesse de se concrétiser. L'apparition des street-médics, en nous

soignant par nos propres moyens, nous a permis de retourner au front après une volée de gaz un peu trop dense et d'établir nos propres bilans des blessés, loin des discours médiatiques préfectoraux et mensongers. Prendre soin les uns des autres, ne plus laisser la police agresser nos cortèges, se tenir lors des charges policières, voir fleurir les banderoles protectrices, les masques de plongée et les capuches anonymisantes, apprendre à se protéger et à protéger les autres, telles ont été nos victoires. Dépasser malicieusement un cordon policier, saccager les façades de ceux qui œuvrent tant à notre exploitation, refuser une dispersion ou lancer une manif sauvage, tant d'exemples des risques collectifs que nous avons su prendre en ne laissant pas la peur régir, une fois encore, le cours de nos vies. Dans le dialogue retrouvé, à travers les assemblées, les comités ou les repas partagés, nous avons appris à nous écouter, à nous confronter et à évoluer ensemble. Dans notre capacité à composer collectivement, au-delà du cloisonnement corporatiste et d'une nocive dissociation des modes de luttes, nous avons créé une confiance inédite dont les ramifications n'ont de cesse de grandir pour agir à l'unisson. Sur les blocages des usines, lors des barrages filtrants, des AG inter-professionnelles ou des départs en manif de la fac, nous nous sommes mêlés et nous avons construit cette intelligence stratégique. De la rue aux tribunaux, en mettant en place une défense collective, nous avons poursuivi notre entreprise de solidarité en nous dotant de nos propres protections. Se donner les moyens, partager des pratiques, apprendre à

élaborer et entretenir nos liens pour enfin pouvoir esquisser un avenir commun. Voilà le politique que nous voulons, celui de la réappropriation de nos vies et de nos rapports sociaux. Alors que tout nous veut séparés, terrés dans nos sphères privées et isolés par la marchandise, nous avons su nous ré-emparer de cette volonté de construire et de raisonner ensemble. Affirmer que le politique n'est pas une sphère dissociable de notre vie quotidienne, de nos choix, de nos paroles et de nos actes, c'est ce que nous avons fait pendant ces mois et que désormais on ne nous enlèvera pas. La communauté de lutte, telle est notre victoire que nous devons nous efforcer de ne pas laisser s'échapper. **LES MOUVEMENTS SONT DES PHOENIX, ILS MEURENT ET RENAISSENT SANS CESSER, MAIS FAIRE SÉCESSION EST UN PROCESSUS PÉRENNE QUE NOUS AVONS CONCRÈTEMENT INITIÉ ET QUE NOUS DEVONS DÉSORMAIS APPROFONDIR.** Par la désignation d'un ennemi commun éprouvé, par la persistance des cantines et des caisses de lutte, par les rencontres et les liens que nous entretenons et continuons de tisser, par un esprit de camaraderie transcendant, par le désir de ne plus subir et de prendre parti dans la guerre qu'on nous livre, nous tapissons le sol du terreau de l'autonomie dans lequel nos graines germent désormais. La puissance de notre communauté, telle est la victoire dont nous ne nous déferont plus.

**LÀ OÙ ÉMERGE NOTRE MONDE, DISPARAÎT LE LEUR. LE MONDE OU RIEN.**

Ce texte a été écrit par des personnes ayant pris part au mouvement contre la loi travail et son monde mais se veut audible et ré-appropriable par n'importe quel lecteur afin qu'il puisse à son tour partager les expériences des derniers temps et celles à venir.

